

L'intelligence de la main

Installez-vous seulement à la grande table.

Je m'assieds et il s'éclipse en direction de la cuisine. Le plancher grince sous chacun de ses pas. Je fais de la place, pousse une pile de journaux et quelques lettres du service qui lui fournit des soins et des repas à domicile. Je laisse bien en vue son semainier et une corbeille de fruits qui ont peu de chances de devenir un goûter ou une nature morte. Il mange autant qu'il peint, très peu.

Au pied de la table, un pèse-personne à aiguille ; au plafond, une lampe à suspension qui éclairait autrefois au pétrole.

Je le rejoins finalement dans la cuisine et remarque deux écuelles sur le sol (quel meilleur sujet de

conversation que les animaux de compagnie?). Il me dit que sa chatte Mimi-Juliette a 18 ans, ce qui en âge humain en fait bientôt une centenaire. Comme moi, ajoute-t-il, l'œil malicieux. Mimi est le nom inscrit sur les documents de la SPA. Juliette est son choix à elle : des amis avaient inscrit leur suggestion sur des bouts de papier déposés sur le plancher, et c'est elle qui avait mis la patte sur son deuxième prénom, Juliette (sa proposition, en hommage à l'héroïne de *La Beauté sur la terre* de Charles-Ferdinand Ramuz).

Quand je lui dis qu'il s'agit de mon Ramuz préféré, il me propose d'aller voir sur l'étagère du fond. J'y trouve une édition d'*Aline* dans un emboîtement de carton et de lin ; le texte est imprimé sur du papier japon nacré. Lorsqu'il a tiré les quinze eaux-fortes qui accompagnent l'ouvrage, son atelier de taille-douce se trouvait encore à Villette, c'était à la fin des années 1960. Le colophon confirme l'information.

Le revoilà, portant précautionneusement deux tasses de café soluble. Ralenti, voûté, amaigri. Sa carrure demeure impressionnante. Il s'assied et me fixe avec ses yeux bleus, très vivants. Cheveux blancs en pétard et dents en pagaille. Il me prouve malgré son âge qu'il n'a pas besoin de lunettes pour déchiffrer les tout petits caractères du sachet de sucre (je serais bien incapable de les lire).

Le tableau derrière lui? C'est un paysage naïf, joyeux, peint par des enfants d'Amérique latine sur une peau de tambour. Il se lève brusquement pour faire un peu de percussions. Il oscille du bassin, hilare, tout en pointant du doigt la toile voisine : un arbre peint récemment par son amie Diane Olivieri. Elle avait épousé le petit-fils de Ramuz. Son visage se ferme. Son amie Diane est décédée le mois dernier.

Quand on a 94 ans, on passe beaucoup de temps à dire au revoir à ses proches.

Il aime beaucoup les arbres, ce qu'ils représentent. En voilà justement un autre, celui-ci peint en Bretagne par son amie de cœur (c'est ainsi qu'il appelle la peintre-graveuse Valentine Schopfer). Il ne le dit pas mais il a le cœur gros : c'est sur elle que reposaient les derniers espoirs de reprise de l'atelier qui se trouve au rez-de-chaussée. il y a encore sur l'armoire la sourdine de sa trompette et ses deux appareils photos de marque Compax.

La salle est peuplée de fantômes. Beaucoup de livres portent le nom d'artistes venus bavarder une fois autour de cette grande table de noyer. Il y a aussi une photo de Michel Simon (il l'a bien connu), une silhouette de Charlie Chaplin (son fils Christopher a une de ses toiles dans son salon), des boîtes de diapositives qu'il ne peut plus visionner

(les batteries du projecteur sont plates et on ne produit plus ce modèle).

Et vous, peignez-vous encore ? Il fait un grand oui de la tête mais son regard exprime le contraire. Sa bouche dit qu'il est en train de raccommo-der une nature morte ; ses yeux savent que cette commande est payée depuis deux ans. Il ignore s'il arrivera à l'honorer.

Savez-vous qu'un galeriste genevois a un jour vendu 26 000 francs l'une de mes toiles, intitulée *Avenches*, alors que je la lui avais laissée à 3 000 ? Vous trouvez cela honnête ?

Il fut un grand conférencier, capable de séduire ou désarçonner n'importe quel interlocuteur. Il est devenu maître dans l'art de la diversion.

S'il ne se souvient pas de ce qu'il a fait hier, de qui est venu manger avec lui à midi ou de qui viendra demain, il est incollable sur tout ce qui touche au temps long, à l'enfance. Il ouvre la porte d'une armoire et en extrait des tasses et des sous-tasses en porcelaine. Ce sont ses premières œuvres. À 12 ans, sa mère lui avait offert un stage chez une vieille dame qui travaillait dans le fameux style de Nyon, ornant des services de bleuets ou de roses. Une école redoutable ! Il évoque les règles strictes de cet

art : l'unité, la cohérence et la composition dynamique des fleurs réparties sur la soucoupe. Il a appris à tenir correctement le pinceau dans la main. C'est crucial ! Et puisqu'il travaillait bien, il gagnait un peu d'argent, ses premiers salaires d'artiste, avec lesquels il courait acheter de la peinture à l'huile.

Ces quelques sous étaient la preuve qu'il était possible de vivre de son art. Ce qu'il a fait les huit décennies suivantes.

Mon regard se promène sur les trois rayons d'une autre étagère qui s'affaisse sous le poids d'ouvrages de bibliophiles réalisés ici, à l'Atelier de Saint-Prex. On y reconnaît *Vignes pour un miroir* de Corinna Bille, *L'art d'aimer* d'Ovide, *Le Rhin* de Victor Hugo.

Que lit-il aujourd'hui ? Plus rien. Les contemporains, il les trouve emmerdants. Sur sa table de nuit, il y a désormais une télécommande. Il a vu récemment un reportage sur les réparations de Notre-Dame de Paris. Il est très impressionné par le savoir-faire intact de ces milliers d'artisans. Il saute du coq à l'âne. Il se dit hugolâtre. Pour lui, seul Victor Hugo a saisi la puissance de l'architecture de cette cathédrale. Elle est le centre énergétique de la ville !

Est-ce que Paris lui manque parfois ? Oh non, surtout pas ! Paris n'est plus la ville de l'après-guerre

qu'il a connue. Ses yeux brillent à nouveau. Il travaillait le matin aux Halles, déchargeait des sacs de pommes de terre. Il passait l'après-midi au Louvre et chaque soir, il filait à Saint-Germain-des-Près. Une fois, un trompettiste noir s'était assis à côté de lui. Il s'agissait de... vous savez, le... il gonfle ses deux joues. Miles Davis? Non, non. Le nom lui reviendra.

Une autre fois, il buvait des pintes dans un bistrot de Montparnasse avec Alberto Giacometti, de vingt ans son aîné. Ils parlaient en dialecte tessinois pour ne pas être dérangés. Ils étaient rarement d'accord: Lui, il faisait des sculptures figées, comme des peintures, alors que moi, vous comprenez, je voulais faire entrer la troisième dimension dans mes toiles.

Armstrong! Le trompettiste, c'était Louis Armstrong!

Il remonte le temps. Nous voilà dans les années 1930. Il a 6 ans et vit à Chiasso, que l'on doit prononcer à la tessinoise, *Tchasso*. Il insiste, car historiquement (et selon lui), ce dialecte préexiste à l'italien. Il entonne de sa voix haute et fragile un hymne fasciste: *Giovinezza, primavera di bellezza, della vita nell'asprezza il tuo canto squilla e va!* Il surjoue les dernières notes, martèle les mots, levant les bras, se moquant des chemises noires: *E per Benito Mussolini, eja eja alalà! E per la nostra Patria bella, eja eja alalà!*

Ce à quoi, lui et ses grands frères répondaient toujours à tue-tête: *E va caga!*

Il rit, il rit et se met à tousser tellement il rit, il se rassied.

Il me regarde, moitié enfant, moitié vieillard, et je me demande si je n'arrive pas trop tard pour écrire un livre sur lui.

Je regarde ses mains qui s'amuse avec la cuillère de la sous-tasse. Il faudrait pouvoir ici les décrire avec précision. Lui aurait peut-être su les dessiner, les graver, les peindre. J'imagine que dans sa jeunesse, il a multiplié les études, croqué des doigts crispés ou relâchés, jeunes ou vieux, au crayon ou au fusain.

Ces grandes mains blanches et nostalgiques, encombrées d'arthrose et couvertes de taches de vieillesse, étaient si habiles au pinceau, au crayon, au burin, à la pointe sèche. Elles devraient être inscrites au patrimoine culturel immatériel de l'humanité. Pourtant, je les vois s'ennuyer sur la table, à peine en état d'ajouter du sucre dans la tasse. Il parle de son enfance et elles continuent de dire autre chose, de s'agiter dans le vide, comme on le fait encore volontiers dans sa ville natale.

Ces mains se sont consacrées à la peinture, à l'estampe. Ces mains, si essentielles pour frotter l'encre sur le cuivre, plus sensibles qu'un torchon ou un tablier. Ces mains qui se faisaient souvent mal (combien de sparadraps, de plaies mal cicatrisées?).

Ces mains n'ont jamais porté de bague de fiançailles et trop peu serré de petites mains d'enfants. Elles ne sont jamais devenues coups de poing, bien davantage secrètes caresses prodiguées dans l'intimité des quatre étages de cette maison.

Pour l'heure, il me dit qu'il a mal dormi la nuit dernière. Il souhaite maintenant se reposer, alors je le remercie pour son accueil, lui serre la main, descends un étroit escalier couvert d'œuvres que je n'ai pas le temps d'admirer.

Les vitrines de l'Atelier, au numéro 15 de la Grand'rue, abritent trois tableaux : *L'âne* de David Burnand, *L'autoportrait au gilet vert* de Delacroix (une copie d'interprétation réalisée pour le Louvre, l'une de ses plus grandes fiertés) et un panier de fruits gravé par son amie et contemporaine Cyril Bourquin, signe de reconnaissance pour celle qui vient chaque mercredi manger avec lui. Allez savoir pourquoi, j'aurais ajouté la *Mélancolie* d'Albrecht Dürer.

À 11 h 22 précisément, le 3 juillet 2008, j'aurais entendu ici le vrombissement de deux hélicoptères Super Puma de l'armée suisse venus atterrir sur le terrain de football voisin. Et voilà déjà la Police cantonale, deux fourgons bleus et trois voitures noires qui traversent le Bourg de Saint-Prex.

L'événement n'a pas été annoncé dans les médias. Ils ne sont qu'une trentaine de curieux à patienter sous la pluie, derrière une barrière amovible, en compagnie d'agents en civil que l'on reconnaît à leur oreillette. Voilà enfin les trois voitures dont sortent les sept conseillers fédéraux.

Salut Pascal ! Salut Pietro !

Le président de la Confédération et ministre de la Culture Pascal Couchepin avait découvert l'œuvre de Sarto alors qu'il étudiait à l'université de Lausanne. Il profite des journalistes présents pour dire son amour de l'art et se souvenir d'un arbre peint par son ami, comme suspendu sur le Léman, si poétique. Il en fait des tonnes. Il compare l'Atelier de Saint-Prex à la forge du dieu Vulcain, admirant cette capacité de marier l'inspiration, la créativité et l'habileté technique.

Il fallait voir ça. Sarto faisant des démonstrations devant les sept conseillers fédéraux, absorbés par les gestes, intrigués par les outils. Et soudain, on l'entend apostropher son ami Pascal, assez fort pour que tout le monde apprécie son audace : Heureusement que ton facho de collègue zurichois (il parlait de Christoph Blocher) a été éjecté du Conseil il y a six mois !

C'était il y a 17 ans, une éternité.

Aujourd'hui, au premier étage d'une maison où plus personne ne vient travailler, un vieil homme, allongé sur son lit, garde les yeux ouverts. Il n'est même plus sûr que tout cela ait bien existé : les sept personnes les plus influentes du pays, là, dans son petit atelier, penchés sur la presse, scrutant le tirage qui apparaissait comme par magie.

Ou comme ce jour de 1985 où, en marge du sommet Reagan-Gorbatchev qui se déroulait à Genève, la First Lady était descendue au débarcadère de Saint-Prex pour découvrir l'Atelier et rencontrer Sarto. Il avait pu lui offrir une lithographie (contrairement au boulanger Dutoit, dont la tresse fut refusée par le service de sécurité, craignant un potentiel empoisonnement).

Et quelques années plus tard, lorsque Henri Cartier-Bresson avait frappé à sa porte. Sarto lui avait aussitôt proposé un tirage de ses négatifs en héliogravure, mais il avait répondu : La photo, il suffit d'être au bon endroit, au bon moment, et de faire *clic*. Non, ce qu'il voulait lui montrer, c'étaient ses dessins. Il sortit de son cartable des portraits, des nus, des paysages, des vues de Paris.

Combien de personnes ont monté les marches de l'étroit escalier qui relie l'atelier à son appartement ? Sarto aimait répéter que la finalité de son travail n'était pas de faire un tableau ou une gravure mais de tisser des liens. Lui et ses collègues travaillaient à la table, comme il disait. Une discussion de trois heures pouvait ainsi commencer par une question anodine : Penses-tu, Pietro, que le glacié à la cire résiste à l'acide ?

On tirait la rallonge de la grande table de noyer. On débouchait une ou deux bouteilles de vin. Il y avait rarement moins d'une dizaine de personnes, des collaborateurs, des artistes, des éditeurs, des visiteurs. Invariablement, Sarto siégeait en bout de table, en maître de cérémonie, à contre-jour, dos à la fenêtre. Parfois, entre deux tâches à l'atelier, il prenait le temps de préparer son fameux risotto (partageant volontiers son secret de fabrication : un véritable bouillon de poule) ; la plupart du temps,

c'était son amie et collaboratrice Luce Voruz qui cuisinait, s'asseyait donc à la droite de Sarto, sur le chemin des fourneaux.

Très souvent, on y voyait l'écrivain Jacques Chessex, le fondateur de la Cinémathèque suisse, Freddy Buache, ou le peintre Albert Chavaz, qui bégayait quelques théories, et si la soirée prenait un bon tournant, allait chercher dans le coffre de sa Renault 4 quelques bouteilles de bourgogne.

Quand Hans Erni débarquait à l'atelier avec sa belle chemise blanche (qui faisait toujours rire les graveurs), tout le monde cessait son travail en cours pour ne se consacrer qu'à l'artiste-star. Ce dernier souhaitait perdre le moins de temps possible. Il leur arrivait de réaliser dix cuivres en deux jours.

Dans les dernières années, le peintre Jean Lecoultre s'installait le plus loin possible de son vieil ami Pietro, qui lui reprochait continuellement d'avoir renoncé à la gravure pour suivre la tendance, et d'être devenu membre du très bourgeois Rotary Club de Lausanne.

Le peintre Pierre Tal Coat était aussi un habitué. Sa formation de chimiste en faisait un collaborateur indispensable pour créer de nouvelles encres. C'était souvent sous son impulsion que tout le monde

quittait l'Atelier en fin d'après-midi pour peindre dans la nature.

Après le repas du soir, une fois la table débarrassée, Chavaz et Tal Coat sortaient leur calepin et dessinaient les invités. Très vite, tout le monde les imitait, se mettait à croquer le voisin, à la plume, au crayon gras, chacun était le miroir de l'autre.

Il ne reste de ce monde-là qu'un tire-bouchon à levier chromé, suspendu à un clou près de la porte de la cuisine.

Le silence est assourdissant dans l'appartement.

N'arrivant pas à dormir, Sarto revêt sa veste de cuir, prend sa canne et descend péniblement l'escalier en s'appuyant sur la rambarde. Son médecin lui a conseillé de marcher tous les jours. Pour une fois, il ne va pas au Café du Bourg. Il descend la rue Forel jusqu'au débarcadère. Sur la pelouse des quais, il cherche des trèfles à quatre feuilles, il en trouve souvent.

C'est ça, vieillir. Voir courir les joggeurs et avancer du mieux qu'on peut. S'arrêter, lever les yeux et ne plus reconnaître les maisons. Tant de commerces ont fermé : l'ébéniste Rossi, le bijoutier Vidondez, le boucher Signorelli, l'électricien Cuany, le plombier

Duclos, le boulanger Dutoit. Les voisins décédés se comptent par dizaines et on est toujours là, étranger dans son propre quartier, comme un acteur de film muet en noir et blanc que personne ne reconnaît.

Il n'y a que le lac qui n'ait pas changé. Au loin, l'un de ces fameux bateaux à aube. Il plisse les yeux. Peut-être s'agit-il de Michel, le capitaine qui lui avait offert sa casquette à doubles cordelettes dorées avec un logo flanqué d'une ancre. Une coiffe fièrement déposée sur la première presse que l'on voit en entrant dans l'Atelier.

C'est le point de départ de son histoire fétiche depuis un an : un événement plus glorieux que la visite des conseillers fédéraux, de Nancy Reagan ou de Cartier-Bresson. Écoutez plutôt.

Sarto embarque régulièrement avec des amis au port de Saint-Prex pour la croisière du soir : une boucle de deux heures, traversant le lac jusqu'à Yvoire, et retour, sans descendre du bateau. Toujours le même trajet, toujours sur le pont, à la proue, en 2^e classe. Ils sortent le pique-nique et prennent l'apéro. Le capitaine, qui les reconnaît désormais, vient les saluer à l'embarquement et lance deux sifflements pour leur dire au revoir sur le ponton ; ce à quoi le vieil homme répond par d'énergiques mouvements de canne.

Un jour, Sarto lui dit qu'il est peintre, que le Léman tient une place centrale dans son œuvre. Il lui offre sa monographie. Le capitaine le remercie poliment, lui dit que sa femme réalise des tableaux à la cire d'abeille ; elle a obtenu il y a cinq ans le prix du Public d'une petite galerie à Buchillon. Tant mieux, tant mieux, lui répond Sarto, en quittant le navire.

D'ordinaire, le capitaine s'intéresse peu à la l'art mais ses *Château de Chillon* et ses *Port de Morges* le touchent aux tripes. La fois suivante, quand il revoit Sarto qui se promène sur les quais, il décide d'honorer celui qu'il considère désormais comme le Peintre du Léman. Il accoste, saute sur le débarcadère, court après le vieillard, lui offre sa casquette et ajoute ces mots qui ne tombent pas dans l'oreille d'un sourd : Pietro, vous êtes le seul à peindre le Léman comme l'équipage le voit tous les jours.

Le capitaine rejoint son navire, le fait siffler deux fois et s'en va. Tous les passagers applaudissent. Ils sont trop loin pour voir qu'une larme se fraie un chemin sur la joue du vieillard qui brandit sa canne.